

Retour sur une période militante

Entretien avec Claude Couillard, Louise Fugère et Jacques Vézina

Pierre Rousseau

Numéro 15 (2), 1980

Un théâtre « intervenant » : A.C.T.A./A.Q.J.T. (1958-1980)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rousseau, P. (1980). Retour sur une période militante : entretien avec Claude Couillard, Louise Fugère et Jacques Vézina. *Jeu*, (15), 89–95.

retour sur une période militante

entretien avec claud couillard,
louise fugère et jacques vézina*



Congrès de l'A.Q.J.T. Dans l'ordre habituel: Claude Couillard, Louise Fugère, Jacques Vézina.

* L'entretien suivant a eu lieu à Montréal en 1978. Comme il s'agissait d'une rencontre avec un groupe qui avait travaillé collégalement, il a été décidé, à la suggestion des participants, de ne pas personnaliser leurs interventions. Le texte publié exprime donc solidairement les opinions du groupe. Claude Couillard est né à Montréal en 1948. Après des études à l'École Nationale de Théâtre/section technique, il a travaillé avec la troupe les Sans-Regrets; il est élu au Conseil d'administration de l'A.Q.J.T. en 1974, avant d'y être engagé comme responsable de l'information, puis comme membre du Comité exécutif. Louise Fugère est née à Montréal en 1953. Elle a d'abord travaillé comme secrétaire à la fois du Centre d'essai des auteurs dramatiques et de l'A.Q.J.T. puis, elle est devenue membre du Comité exécutif, comme ses deux camarades, lors de l'adoption de la nouvelle charte, en juin 1975. Jacques Vézina est né à Montréal en 1949. Il a, lui aussi, étudié à l'École Nationale de Théâtre/section technique; il travaille ensuite avec le groupe la Quenouille Bleue; il est élu au Conseil d'administration de l'A.Q.J.T. en 1972, avant d'y être engagé comme directeur en septembre 1973, puis comme membre du Comité exécutif. Tous trois ont démissionné de leur poste à l'exécutif en décembre 1975 et ont cessé depuis lors de travailler dans le milieu théâtral.

Où en était l'A.Q.J.T. à votre arrivée?

Au XV^e Congrès, il y a eu le changement du nom d'A.C.T.A. pour A.Q.J.T. Ceci reflétait une évolution amorcée depuis quelques années au sein même de l'A.C.T.A.; il y avait l'activité exclusivement québécoise de l'A.C.T.A., phénomène qui n'était pas étranger à la montée du nationalisme, et, d'autre part, l'entrée dans l'Association de nouvelles troupes qui, elles, visaient la permanence et donc ne se définissaient pas comme amateurs. Ces troupes survivaient la plupart du temps grâce aux projets fédéraux: Perspectives-Jeunesse (P.J.) et Projets d'Initiatives locales (P.I.L.). Il y avait aussi, à ce moment, de la part de ces troupes, un questionnement intense sur leur travail, le contenu de leurs créations, leurs spectateurs, etc... Au XVI^e Congrès, l'A.Q.J.T. définit sa position face aux revendications québécoises et face au problème des subventions: le ministère des Affaires culturelles souhaitait envoyer le dossier de l'A.Q.J.T. au Haut-Commissariat à la jeunesse, aux loisirs et aux sports. C'est aussi l'époque où la publication de *Jeune Théâtre* dans *Québec-Presse* donnait lieu à une coupure affectant le budget que nous aurions pu consacrer à l'engagement d'un responsable de l'information et aux publications de l'Association. À l'intérieur de l'organisme se dessinent alors deux courants de pensée: un premier, venant de troupes permanentes qui voulaient une continuité mais qui ne voulaient pas nécessairement, pour des raisons idéologiques, vivre de leur métier, ce qui a donné les troupes dites progressistes; un deuxième courant, venant lui aussi de troupes permanentes qui tendaient à vivre de leur travail théâtral, ce qui a donné les troupes dites de métier que l'on connaît présentement. Cependant, toute la transformation de l'A.Q.J.T. se situe toujours autour de la question: comment se servir de l'outil qu'est le théâtre? À un moment donné, pendant la période de politisation, qui a précédé notre venue, la question était de savoir si on faisait du théâtre canadien ou québécois. Il y avait alors des conflits entre ces deux positions. Ensuite, ça été de savoir *comment* on fabrique notre théâtre. À partir de textes? Avec un auteur et un metteur en scène qui dictent quoi dire et quoi faire? Ou bien est-ce qu'on remet cette structure hiérarchique en question? Une fois cette étape franchie, les membres se sont mis à questionner l'outil utilisé, ce qu'il y avait à faire avec, à qui il allait s'adresser, etc.

La proposition 3 du XVII^e Congrès¹, au moment où elle a été faite, correspondait-elle à la pratique des troupes? N'y avait-il pas un danger alors, pour certaines troupes, de prétendre participer à un regroupement politique militant?

L'action des troupes progressistes, à ce moment-là, était développée jusqu'à un certain point. Elles ont contribué à poser la question du politique. Mais il n'y avait pas d'option claire encore, et elles menaient leur action politique d'abord et avant tout à l'A.Q.J.T. C'est ce qui a amené une espèce de déviation; ainsi, au lieu de voir l'A.Q.J.T. pour ce qu'elle était, à savoir un regroupement de troupes, les troupes progressistes l'ont prise pour autre chose qui se situait entre un regroupement politique et un regroupement culturel très large. Alors, elles ont posé des actions gauchistes, mais pas consciemment, bien sûr! Ces troupes, dans leur évolution, n'en étaient pas rendues à un stade où elles pouvaient éta-

1. Voir plus haut, page 86.

blir une distinction entre un regroupement comme l'A.Q.J.T. et un parti politique; il en est de même pour leur intervention à l'une et l'autre de ces instances. Un regroupement culturel, c'est un mouvement démocratique où il y a beaucoup d'opinions. L'action politique ne doit pas tenter de gauchir ce type de regroupement. Ce qui n'en exclut pas le politique pour autant, toutefois! C'est une erreur de se servir d'un tel type d'association pour atteindre des buts politiques, mais c'est une conclusion, comme bien d'autres, qu'on fait après coup. Une des erreurs d'alors, c'est peut-être de ne pas avoir considéré que l'A.Q.J.T. se devait de regrouper *toutes* les tendances. Cela se reflétait au Conseil d'administration quand nous avions un poste à pourvoir; au lieu de vérifier si nous étions représentatifs, nous nous regroupions par affinités, pas nécessairement pour réunir tous les éléments progressistes de l'A.Q.J.T., mais parce qu'on ne voyait pas comment ça pouvait se développer dans les limites du champ culturel. Mais ça, on l'a constaté dans la pratique.

Sans aller jusqu'à parler de noyautage, est-ce qu'on peut dire que la plupart des transformations qui ont marqué l'histoire de l'A.C.T.A.-A.Q.J.T. ont été amenées par des groupes précis qui se sont retrouvés en position de force à l'intérieur de l'Association et s'en sont plus ou moins servis à leurs fins propres?

Il n'y a jamais eu de volonté de noyautage de la part, ni des troupes progressistes, ni du Comité exécutif, ni du Conseil d'administration. Quand on examine les Congrès, on peut voir que les propositions qui viennent des troupes progressistes sont acceptées à une très grande majorité. Naturellement, il y a souvent un écart entre l'exercice préparé de la démocratie et une participation spontanée; des gens n'ont pas osé s'opposer ou exprimer leurs points de vue. Il y a des troupes qui préféraient se retirer de l'A.Q.J.T. plutôt que de dire qu'elles n'étaient pas d'accord. Il n'y avait donc pas une volonté de noyautage, mais plutôt une espèce de séparation entre les différentes tendances. Malgré tout, on essayait sans cesse de rassembler tout le monde.

L'emploi du terme «noyautage» serait donc exagéré ici?

Non, c'est la critique qui revient le plus souvent quand on parle de cette époque. Dans une association où il y a plusieurs tendances, on a toujours de la difficulté à organiser quelque chose d'intéressant et d'efficace à cause de ce pluralisme, justement. L'A.Q.J.T. était-elle alors une association où on pouvait tenter une action au niveau idéologique, culturel, promouvoir certaines idées, transformer des choses, faire de l'animation, etc...? Cela se concrétisait dans les Festivals, où toutes les oppositions se manifestaient. On essayait de dépasser ces contradictions. On est allé très vite et on privilégiait, au Conseil d'administration, l'homogénéité de pensée, pour avoir l'homogénéité d'action plutôt que la représentativité. C'était une erreur. Plus tard, on assiste au même phénomène, entre les troupes de métier et les autres troupes de l'A.Q.J.T. qui ont pu, elles aussi peut-être, parler de noyautage. De plus, c'est une tentation très fréquente. Telle activité sert une troupe, mais pas l'autre; si on fait une activité pour «tout le monde», ça ne servira peut-être personne parce que personne ne sera vraiment intéressé. Puis, à un moment donné, quelques troupes décident d'investir plus de temps et d'énergie à l'intérieur de l'Association. Peu à peu, elles prennent le *leadership* et se servent de l'Association, puisque, de toute façon, elles y consa-

crent beaucoup de temps. Alors, les autres troupes qui ne peuvent donner autant de temps se sentent mises de côté et délaissent l'Association. Il y a, conséquemment, de moins en moins de contacts entre les unes et les autres, mais il s'agit finalement plus d'une orientation que d'un noyautage!

Comment l'A.Q.J.T. a-t-elle évolué entre le XVII^e Congrès et le IX^e Festival de Sherbrooke?

La démocratisation de l'A.Q.J.T., au Conseil d'administration, par exemple, avait été longtemps quelque peu fantoche. Avec nous, elle a eu une importance réelle, de même que la consultation des troupes, pas de toutes les troupes peut-être, mais l'effort de démocratisation a été efficace, malgré ses limites. C'est important quand on parle de troupes qui travaillent beaucoup à l'intérieur de l'Association. À l'époque, ce sont les troupes progressistes qui étaient intéressées à l'Association, et non pas les autres; elles allaient voir les troupes d'amateurs et voulaient donner des ateliers, pour susciter une réflexion de type idéologique. Par contre, une troupe qui vise l'autofinancement, qui vise d'abord à produire des spectacles, n'est pas tellement intéressée à faire un truc pas payant. Certaines troupes de métier s'interrogeaient mais leur pratique ne reflétait pas nécessairement leurs préoccupations. Nous étions limités dans nos moyens, nous pouvions difficilement faire se rencontrer les troupes d'une région à l'autre, par exemple. Cela ne facilitait pas le dialogue entre les troupes plus avancées au niveau du questionnement idéologique et celles qui l'étaient moins. Ainsi, les troupes demeuraient coincées dans leur questionnement et leur recherche parce qu'on n'avait pas les moyens techniques et financiers d'organiser des rencontres et de permettre un véritable échange. Si les contacts avec l'ensemble des membres avaient été plus fréquents, nul doute que même les troupes progressistes auraient ramené au Conseil d'administration la nécessité de la représentativité. Cela s'est fait au sujet du journal quand une troupe progressiste en a fait remarquer le parti pris et le côté tendancieux. Cela a été corrigé pour faire place à toutes les opinions.

Un changement important à la charte a eu lieu lors du Festival de Sherbrooke. Cela a-t-il produit des frictions?

Nous avons une vieille charte qui datait de 1959 et qui était celle de l'A.C.T.A. Mis à part quelques amendements passés, dans cette charte, des éléments essentiels n'avaient jamais été modifiés, tels que la définition d'une troupe, des membres de l'Association, etc... Il fallait aussi revenir sur certains objectifs, comme celui de promouvoir le théâtre à travers le Canada, qui ne correspondaient plus à rien pour la majorité des troupes. L'Assemblée générale a alors donné le mandat de refaire la charte de façon à ce qu'elle soit un outil de démocratisation. Il fallait se demander quelles structures on se donnerait à la base: qui ferait partie de l'Association, quel serait le pouvoir des membres, comment fonctionnerait le Conseil d'administration, comment s'établirait, dans les faits, la régionalisation, et quelles seraient les structures. Il fallait que nos règlements nous permettent de faire ces choses car notre évolution était liée à la structure de l'Association. Il y a eu des discussions, et cela a permis une prise de conscience et une nouvelle définition des rôles des différents comités (direction, exécutif, régionaux) et de leur interaction. Alors qu'autrefois, à l'A.C.T.A.,

tout était relativement centralisé, nous avons essayé de faire un effort de démocratisation et de régionalisation avec la nouvelle charte.

C'est aussi dans cette nouvelle charte qu'apparaissent officiellement les modifications apportées à vos postes à l'exécutif. Mais, dans les faits, vous étiez déjà un collectif de travail; comment s'est opéré ce changement?

C'est aussi un processus d'évolution puisque nous sommes partis de l'ancienne structure où un directeur général centralisait tout. La charte a consacré un fonctionnement collégial. En arriver à un tel fonctionnement collectif fait aussi partie de l'évolution des troupes. Il aurait été incohérent de préconiser des changements dans le mode de fonctionnement des troupes sans en faire autant dans notre pratique de travail. On en est arrivés à un comité exécutif qui se partageait les tâches, qui attribuait des fonctions et des champs de responsabilités à chacun, mais de façon à ce que les trois soient informés de tout ce qui se passe et que les décisions se prennent à trois, tout en étant soumises au Comité de direction.

Quel a été votre rôle à partir du Festival de Sherbrooke jusqu'à votre démission?

On rassemblait l'information et on la faisait circuler; on était des animateurs. Il y avait des outils comme le journal, le Festival, le Congrès; on allait voir les troupes, on se déplaçait. On réfléchissait sur l'Association, on avait des opinions et on en discutait. Les réunions du Conseil d'administration (devenu Comité de direction) et les rencontres avec les troupes donnaient lieu à de nombreux échanges. Il ne faut pas croire que nous étions un comité homogène; nous étions trois et nous ne pensions pas nécessairement la même chose.

Où vous situiez-vous dans tout ce mouvement de démissions qui a éclaté au XVIII^e Congrès?

Un mouvement de démissions s'est amorcé bien avant le Festival de Sherbrooke. Les troupes progressistes n'étaient plus intéressées à jouer au Festival: l'action qu'elles pouvaient mener à l'intérieur de l'Association était de moins en moins importante pour elles et ne comptait plus dans leurs priorités. Nous avons même eu beaucoup de difficultés à les convaincre de présenter leurs spectacles au Festival de Sherbrooke. Si elles sont venues, c'est pour l'atelier-rencontre. Encore là, il y avait une tendance gauchiste qui consistait à dire: y a rien là, y a rien à faire là!

Mais quand ces troupes ont manifesté le désir de partir et qu'elles ont finalement démissionné, pourquoi avez-vous démissionné aussi?

Nous occupions un poste de convergence, nous essayions de créer le plus d'unité possible, de représenter tous les points de vue, ce qui nous mettait parfois en conflit avec les troupes progressistes; mais ces troupes demeuraient celles sur lesquelles se basait notre travail. On était très près d'elles, même si notre volonté était de faire en sorte qu'il y ait de plus en plus de troupes qui se posent les questions qu'elles amenaient. Une fois ces troupes parties, nous ne

savons plus très bien ce que nous aurions fait là; nous leur étions identifiés et en étions très près idéologiquement.

Pourquoi n'avez-vous pas endossé le Manifeste pour un théâtre au service du peuple qui accompagnait la démission de ces troupes?

Bien que d'accord avec le geste de démission des troupes, nous n'avons pas endossé ce manifeste parce que, selon nous, son contenu ne reflétait pas la pratique de l'ensemble des troupes qui l'ont signé.

Avez-vous fait une analyse de votre démission?

Suite à notre démission, nous avons produit un bilan qui a été remis aux troupes démissionnaires; il portait sur le geste de la démission, expliquait pourquoi nous avons démissionné et pourquoi nous ne l'avons pas fait avec elles en raison des nombreuses divergences d'opinion qui existaient alors. Cette réflexion n'a pas été rendue publique et ne s'est adressée qu'aux troupes concernées et au Comité exécutif.

Est-ce qu'on peut dire que ce fut une erreur pour les troupes progressistes de partir?

Les troupes progressistes, comme nous, n'auraient pas dû démissionner. Elles auraient dû repenser leur action à l'intérieur de l'A.Q.J.T., repenser l'importance qu'elles donnaient à l'Association; elles auraient pu différencier leur action auprès de l'Association de celle auprès des troupes ou des individus. Si elles avaient établi cette démarcation-là, elles auraient pu, à l'intérieur de l'A.Q.J.T., amener leur point de vue et leurs idées mais en les replaçant dans la perspective d'un changement social. Il aurait aussi fallu que les troupes progressistes repensent leur rôle au niveau de la direction pour trouver les mécanismes qui lui auraient permis de rester démocratique. Elles se seraient alors rendu compte qu'elles prenaient trop de place, qu'elles se trompaient sur la direction que devait avoir l'A.Q.J.T. Elles y avaient peut-être un champ d'intervention limité, mais quand même valable. À ce moment-là, le seul geste — et c'était peut-être un geste d'honnêteté, une réponse à une critique de noyautage peut-être pas formulée, mais qu'on sentait bien — c'était de se dire: on va partir, on va laisser l'Association et les membres en feront ce qu'ils voudront. Notre intervention et notre action à nous, l'exécutif, lors du XVIII^e Congrès, ont été d'appuyer les troupes d'amateurs et d'étudiants; que ce soit d'elles que viennent les propositions, que ce soit elles qui prennent la direction pour que leur théâtre prenne sa place à l'A.Q.J.T. Mais les troupes d'amateurs n'étaient pas assez représentées. On n'avait pas non plus préparé la démission de longue date en invitant vraiment toutes les troupes à venir. Si cela avait été pensé longtemps d'avance, même notre démission aurait pu servir les troupes d'amateurs et d'étudiants. Vu le manque de préparation, on a fait le geste devant les seuls participants du Congrès, alors que ç'aurait dû être plus large pour avoir des répercussions beaucoup plus intéressantes.

Que pensez-vous de la tendance à vouloir faire essentiellement de l'A.Q.J.T. un regroupement de troupes de métier?

À l'époque, il y avait deux groupes importants: les troupes permanentes et les troupes d'amateurs. Dans le débat entre les troupes permanentes de diverses tendances, il y a eu l'oubli de tout le reste des troupes qui, elles, ne suivaient plus, n'étaient plus intéressées au débat. Entre les troupes permanentes, le différend fondamental était de savoir si on doit vivre ou pas de son métier. Certaines troupes ont dit non, parce qu'elles ne pouvaient pas penser faire payer les gens auxquels elles s'adressaient. C'étaient les troupes progressistes. Il y avait aussi les autres qui pensaient à s'autofinancer pour pouvoir vivre de leur métier et s'affirmer comme troupes progressistes. Une fois les premières parties, les rapports entre les troupes de métier sont devenus fondamentalement des rapports de compétition, dans la mesure où l'objectif est de vivre du théâtre. Il y a un certain marché à investir qui ne peut absorber qu'un certain nombre de troupes. Regrouper les troupes qui veulent vivre du théâtre, cela ne constituera jamais une association bien forte. Ça devient très corporatiste et la marge d'interrogation se rétrécit. Ça ne créera jamais d'unité non plus. Par exemple, comment admettre une nouvelle troupe, si c'est une concurrente? Par ailleurs, l'intérêt de l'État est de faire en sorte que les troupes s'enlignent sur un objectif qui ne soit pas un questionnement idéologique, politique et pratique, mais plutôt un questionnement d'ordre économique! Dès lors, l'Association ne peut que devenir une espèce d'union qui va négocier de meilleures conditions économiques pour ses membres. Et ça élimine tout débat. S'il faut rendre le théâtre rentable, la question est donc de savoir comment il pourrait mieux se vendre. Alors, tu fais des concessions, tu arranges ton spectacle pour qu'il réponde aux exigences de tout le monde, du moins de ceux qui achètent les spectacles. Et comme toutes les troupes ne peuvent vivre au même endroit, il y a une espèce de partage de territoire qui se fait. Tu n'invites pas n'importe quelle troupe à venir jouer chez toi, et tout cela produit des querelles internes... Ça, on peut dire que c'est anti-démocratique et sclérosant. Les troupes vont finir par tourner en rond. Il s'est peut-être commis des erreurs antérieurement, mais il n'y a jamais eu une volonté anti-démocratique de s'emparer de l'A.Q.J.T. pour servir des fins économiques. Dans notre temps, il y a eu une espèce de démission des troupes d'amateurs, qui se sont désintéressées ou ont eu peur de la direction que prenait l'Association; mais ce n'était voulu ni par l'exécutif, ni par les troupes progressistes membres du Conseil d'administration. Cependant, les troupes de métier ont pu avoir tendance à écarter les troupes d'amateurs: qu'il n'y en ait plus du tout à l'Association!

Avez-vous une conclusion à apporter?

Si on n'en saisit que l'aspect négatif, la démission des troupes progressistes donne l'impression d'une période d'anarchie totale, d'une «mauvaise passe» pour l'A.Q.J.T. Il n'en reste pas moins que ce fut une période de brassage d'idées et une époque extrêmement vivante, enthousiasmante et enrichissante pour beaucoup de troupes et d'individus.

propos recueillis par pierre rousseau